





Introduction

«— C'est là que je viens me cacher quand j'ai peur.
— Peur de quoi, Madame Rosa?
— C'est pas nécessaire d'avoir des raisons pour avoir peur, Momo.
Ça, j'ai jamais oublié, parce que c'est la chose la plus vraie
que j'aie jamais entendue.»

La vie devant soi, Emile Ajar/Romain Gary, Mercure de France, 1975

Trembler, frissonner, sursauter... avoir la chair de poule, le cœur qui bat à la chamade, le souffle court... lire à toute allure, les doigts crispés sur la page, l'adrénaline au bout des mots... La peur s'empare de la littérature et des Nuits de la lecture 2023.

Les Nuits de la lecture, organisées par le Centre national du livre sur proposition du ministère de la Culture, se déroulent du 19 au 22 janvier 2023 au cours de quatre soirées exceptionnelles.

Ces Nuits de la lecture sont plus que jamais nécessaires pour partir à la conquête de nouveaux lecteurs et réaffirmer, auprès de tous, la place essentielle du livre et de la lecture dans nos vies, comme l'a souhaité le Président de la République en déclarant la lecture «grande cause nationale».

Le public est invité à se réunir à l'occasion de milliers d'événements physiques et numériques, autour du thème «la peur».

C'est dans ce cadre que le Centre national du livre a souhaité offrir ce montage de textes autour de la peur aux acteurs de cette 7e édition: les bibliothèques, les libraires, les associations de développement de la lecture ou de solidarité, mais également les musées, les théâtres, les établissements scolaires et universitaires, les structures pénitentiaires et médico-sociales, le réseau des établissements culturels français, les librairies francophones à l'étranger...

Ce montage de textes a été conçu à destination des adultes, mais tous sont invités à s'en saisir librement: lecture d'extraits, théâtralisation, recomposition à l'envie... il s'agit d'un outil adaptable aux envies et besoins de chacun en matière de lecture à voix haute.

Une ligne directrice traverse ce corpus et explique le choix de ces textes. Mêlant aussi bien les genres que les époques, il réalise une progression à travers plusieurs types de peur. Il débute par une peur plus animale, plus tangible – l'environnement et les menaces matérielles qu'il contient viennent directement affecter la psyché des personnages. La peur devient ensuite plus psychologique et vient déformer la réalité perçue. Cette progression se fait toujours avec la nature en toile de fond: animaux abattus ou rivières menaçantes, la nature nous plonge dans une atmosphère inquiétante.

Sommaire

Introduction \rightarrow 1

La vraie vie

 $\rightarrow 4$

Adeline Dieudonné Éditions de l'Iconoclaste

Temps de lecture: 4min

2018; © Éditions de l'Iconoclaste

Le Sanctuaire

 $\rightarrow 6$

Laurine Roux Éditions du sonneur 2020; © Éditions du sonneur

Temps de lecture: 12min

Sur l'eau, La Maison Tellier

 \rightarrow 9

Guy de Maupassant 1881; Éditions Victor Havard

Temps de lecture: 7min

L'état de siège. Spectacle en trois parties

 $\rightarrow 11$

Albert Camus Éditions Gallimard 1948; © Éditions Gallimard

Temps de lecture: 10min

Temps total de lecture: 33min



La vraie vie

Adeline Dieudonné Éditions de l'Iconoclaste 2018 © Éditions de l'Iconoclaste

La vraie vie est le premier roman de l'écrivaine belge Adeline Dieudonné et a remporté de nombreux prix: Prix Renaudot des lycéens 2018, Prix du roman Fnac 2018, prix Filigranes 2018, prix Victor Rossel 2018...

<u>Résumé</u>: C'est un pavillon qui ressemble à tous ceux du lotissement. Ou presque. Chez eux, il y a quatre chambres. La sienne, celle de son petit frère Gilles, celle des parents, et celle des cadavres. Le père est chasseur de gros gibier. La mère est transparente, soumise aux humeurs de son mari. Le samedi se passe à jouer dans les carcasses de voitures de la décharge. Jusqu'au jour où un violent accident vient faire bégayer le présent.

Dès lors, Gilles ne rit plus. Elle, avec ses dix ans, voudrait revenir en arrière. Effacer cette vie qui lui apparaît comme le brouillon de l'autre. La vraie. Alors elle retrousse ses manches et plonge tête la première dans le cru de l'existence. Elle fait diversion, passe entre les coups, et conserve l'espoir fou que tout s'arrange un jour.



Extrait. Chapitre 1, pp. 9-12.

À la maison, il y avait quatre chambres. La mienne, celle de mon petit frère Gilles, celle de mes parents et celle des cadavres.

Des daguets, des sangliers, des cerfs. Et puis des têtes d'antilopes, de toutes les sortes et de toutes les tailles, springboks, impalas, gnous, oryx, kobus... Quelques zèbres amputés du corps. Sur une estrade, un lion entier, les crocs serrés autour du cou d'une petite gazelle.

Et dans un coin, il y avait la hyène.

Tout empaillée qu'elle était, elle vivait, j'en étais certaine, et elle se délectait de l'effroi qu'elle provoquait dans chaque regard qui rencontrait le sien. Aux murs, dans des cadres, mon père posait, fier, son fusil à la main, sur des animaux morts. Il avait toujours la même pose, un pied sur la bête, un poing sur la hanche et l'autre main qui brandissait l'arme en signe de victoire, ce qui le faisait davantage ressembler à un milicien rebelle shooté à l'adrénaline du génocide qu'à un père de famille.

La pièce maîtresse de sa collection, sa plus grande fierté, c'était une défense d'éléphant. Un soir, je l'avais entendu raconter à ma mère que ce qui avait été le plus difficile, ça n'avait pas été de tuer l'éléphant. Non. Tuer la bête était aussi simple que d'abattre une vache dans un couloir de métro. La vraie difficulté avait consisté à entrer en contact avec les braconniers et à échapper à la surveillance des gardes-chasse. Et puis prélever les défenses sur la carcasse encore chaude. C'était une sacrée boucherie. Tout ça lui avait couté une petite fortune. Je crois que c'est pour ça qu'il était si fier de son trophée. C'était tellement cher de tuer un éléphant qu'il avait dû partager les frais avec un autre type. Ils étaient repartis chacun avec une défense.

Moi, j'aimais bien caresser l'ivoire. C'était doux et grand. Mais je devais le faire en cachette de mon père. Il nous interdisait d'entrer dans la chambre des cadavres.

C'était un homme immense, avec des épaules larges, une carrure d'équarrisseur. Des mains de géant. Des mains qui auraient pu décapiter un poussin comme on décapsule une bouteille de Coca. En dehors de la chasse, mon père avait deux passions dans la vie: la télé et le whisky. Et quand il n'était pas en train de chercher des animaux à tuer aux quatre coins de la planète, il branchait la télé sur des enceintes qui avaient coûté le prix d'une petite voiture, une bouteille de Glenfiddich à la main. Il faisait celui qui parlait à ma mère, mais, en réalité, on aurait pu la remplacer par un ficus, il n'aurait pas vu la différence.

Ma mère, elle avait peur de mon père.

Et je crois que, si on exclut son obsession pour le jardinage et pour les chèvres miniatures, c'est à peu près tout ce que je peux dire à son sujet. C'était une femme maigre, avec de longs cheveux mous. Je ne sais pas si elle existait avant de le rencontrer. J'imagine que oui. Elle devait ressembler à une forme de vie primitive, unicellulaire, vaguement translucide. Une amibe. Un ectoplasme, un endoplasme, un noyau et une vacuole digestive. Et avec les années au contact de mon père, ce pas-grand-chose s'était peu à peu rempli de crainte.



Le Sanctuaire

Laurine Roux Éditions du sonneur 2020 © Éditions du sonneur

Le Sanctuaire est le deuxième roman de l'écrivaine française Laurine Roux, déjà lauréate du Prix international de la nouvelle George Sand (2012) et du Prix SGDL Révélation (2018). Le Sanctuaire a obtenu le Grand Prix de l'Imaginaire 2021 dans la catégorie Roman francophone. Laurine Roux a également publié L'Autre Moitié du monde, prix Orange du Livre 2022, et vient de faire paraître Sur l'épaule des géants, illustré de 60 gravures originales d'Hélène Bautista.

<u>Résumé</u>: Le Sanctuaire: une zone montagneuse et isolée, dans laquelle une famille s'est réfugiée pour échapper à un virus transmis par les oiseaux et qui aurait balayé la quasi-totalité des humains. Le père y fait régner sa loi, chaque jour plus brutal et imprévisible.

Munie de son arc qui fait d'elle une chasseuse hors pair, Gemma, la plus jeune des deux filles, va peu à peu transgresser les limites du lieu. Mais ce sera pour tomber entre d'autres griffes: celles d'un vieil homme sauvage et menaçant, qui vit entouré de rapaces. Parmi eux, un aigle qui va fasciner l'enfant...

Extrait. Pp. 58-64.

Les dernières pluies ont effacé la moindre trace, je dois poursuivre au jugé. Je file vers l'anfractuosité où l'inconnu a disparu. Des squelettes d'animaux jonchent le sol. Partout de la fiente. Une ouverture en surplomb permet de gagner une saignée. J'inspecte le reste de la falaise. En vain. Mon regard se perd dans l'épaisse couche de nuages. À contrecœur je pénètre cette masse humide, parcours la pente à tâtons, en long, en large. Mon entreprise se révèle de plus en plus hasardeuse à mesure que s'épaissit le brouillard. Ses langues empoissent les mélèzes, capitonnent les raidillons. Rien, on n'y voit presque rien, à peine le spectre des troncs sur ce fond tourterelle. Il faudrait rebrousser chemin, tout me l'intime, pourtant je continue, butée, captive de tout ce blanc.

Je ne sais combien de temps je marche. Suffisamment pour me sentir totalement désorientée. Puis la cohorte des troncs disparait, les pierres laissent place à des touffes d'herbe qui ploient sous l'humidité. Tout devient plat. Ce doit être un col. J'ai beau tourner sur moi-même impossible de distinguer quoi que ce soit. Je suis à la merci de cette étendue fantôme d'où pourrait surgir n'importe quoi.

C'est là, dans cette nudité immense, que je la sens. D'abord étouffée par les parfums d'humus qu'exhale la pluie. Mais je ne peux l'ignorer. Elle est là depuis toujours, incrustée dans ma peau. Il suffit de suivre sa piste. Plus j'avance, plus l'odeur se précise. D'un geste vif, je tire mon arc. Soudain, à quelques encablures, un halo. L'homme se chauffe auprès d'un feu. Des fourmis excitent mes jambes. Tout juste ai-je le temps de me réjouir qu'un bruit me glace. Au-dessus de ma tête un battement scande l'air, souple, rythmique. Celui de rémiges qui fouettent l'air. C'est l'aigle, j'en suis sûre. Je pointe ma flèche en direction du ciel. Du gris, rien que du gris. Pas le temps de m'apitoyer: des serres percent la poix, noires, presque vernies. Une douleur atroce transperce mon épaule, je perds l'équilibre.

NUITS DE LA LECTURE 2023

Quand j'émerge, ma tête baigne dans une flaque de sang. Sans succès, j'essaie de bouger. Mes pieds et mes mains sont ligotés. Au prix d'un effort maladroit, je bascule sur le dos. Cela m'arrache une plainte. Je constate qu'on m'a transportée dans une sorte de grotte. Un feu y brûle. Des pas se rapprochent, l'homme apparaît, crasseux. Du bout d'un pied, il tâte mon flanc. Je gémis de douleur. Il ricane. Sa barbe est si longue que je l'attraperais volontiers pour lui fracasser le crâne contre la paroi. Mais je suis à sa merci et il le sait et rit de plus belle. D'un geste bourru, il m'adosse à la muraille. Je découvre la partie éclairée de la grotte. Une tanière sommaire: paillasse, outils, foyer. En face de moi, l'aigle se tient sur un perchoir. Il m'observe, royal et placide. À intervalles réguliers, un voile lui oblitère les yeux.

L'homme contourne le feu et se poste à côté du rapace. Mêmes silhouettes; sèches, nerveuses. Même regard; billes qui perforent l'obscurité. Fut un temps où l'homme a dû être beau. Aucun des deux ne me quitte des yeux. Parfois le vieux s'excite, se gratte la tignasse pour en extirper des choses qu'il examine un moment entre son pouce et son index. Et il me fixe à nouveau.

Puis il s'approche du feu, remue le contenu de la gamelle et en prélève une portion qu'il balance devant moi. Je me jette au sol pour lamper ce gruau. Avant d'avoir eu le temps de finir, l'homme revient, m'assène un coup de pied dans l'abdomen. Ca suffit. Je hurle de douleur, l'aigle s'agite. Le vieux m'administre une claque derrière la tête. Interdiction, oui, interdiction d'effrayer l'oiseau. Son élocution est saccadée. Si je recommence, il m'éventrera. L'homme plaque son poing contre mon pubis, remonte d'un coup net jusqu'à mon plexus. Je fais profil bas. Quand je relève la tête, l'aigle continue de me fixer. Le vieux a tourné le dos, marmonne dans sa barbe puis finit par sortir. La pluie tombe dru. Des cris de rapaces fusent. Soudain le vieillard revient, dégoulinant. Un instant, je me dis qu'il va me tuer. Mais il me saisit par le col et me traîne dehors. Perchées sur des arbres, des silhouettes veillent, comminatoires : cinq ou six busards, je n'ai pas le temps de bien voir. L'homme se met à frotter mon crâne, mon visage. Je comprends qu'il me lave. Le sang coule de mon épaule, se mêle à la pluie, les oiseaux piaffent. D'un geste brusque le vieux les fait taire, presse mes joues entre ses mains tout en orientant mon visage vers le ciel. Je lape l'eau qui en tombe. Quand il juge que c'est assez, le vieillard me traine à l'intérieur. Les volatiles nous regardent nous éloigner. L'aigle ne me lâche pas de son œil, bille noir et jaune, voile gris.

Longtemps l'homme et le rapace me scrutent. L'aigle finit par remuer. Son cou se hérisse de plumets. Plusieurs fois l'oiseau ouvre le bec sans qu'aucun son n'en sorte. On voit juste sa langue pointer. Le vieux flatte la calotte du rapace, approche son oreille. C'est d'accord, oui, d'accord, mais il prévient : c'est lui qui l'aura voulu. Il s'avance, dénoue mes liens.

Je grommelle un merci; l'homme se contente d'émettre un sifflement. Dans un bruissement d'air, l'aigle déploie ses ailes. Son ombre projetée sur le mur est immense. J'aperçois un emplâtre d'argile au niveau de sa blessure. Ce qui ne l'empêche pas de traverser la caverne, leste, et de venir se jucher sur l'avant-bras du vieillard. Qui d'un coup sec déplie le mien et y pose un empiècement de cuir. Je comprends qu'il veut me confier l'aigle. Tout dans mon corps rejette ce contact. Mes pieds glissent sur le sol tandis que mon dos repousse la paroi. Instillée en moi depuis toujours, la terreur des oiseaux me bombarde le thorax, de la bile brûle mon œsophage. Je donnerais n'importe quoi pour avoir le lance-flammes de Papa. La mort balaierait tout: le vieux et sa barbe, son odeur de croûtes et sa langue perfide. Ensuite, il suffirait de souffler

sur le tas de cendres. Devinant que je refuse, l'homme s'excite, *Je t'éventrerai*, oui, t'éventrerai. Puis il attrape mon menton, le tourne vers l'oiseau. Quelques centimètres seulement nous séparent. Mes côtes se distendent, sur le point d'exploser, mon cœur est prêt à s'arrêter, mais le regard du rapace – bille noir et jaune, voile gris – triomphe de moi. Bientôt mon pouls ralentit au diapason de la pupille – bille noir et jaune, voile gris; j'entrouvre les lèvres.

Oui.

L'homme fait basculer l'aigle, mon bras fléchit. Les pattes ont le grumeleux de la peau des reptiles. Ses plumes, châtaigne à ocre, combinent toutes les nuances de la terre, rappelant que ses ancêtres, avant de s'élever dans les airs, broutaient en troupeaux les fougères d'un continent disparu.

L'homme a un rictus, je ferme les yeux. Dans mon esprit tout vacille. Mon effroi se heurte à la quiétude de la grotte, à mon corps indemne, il se meut en mouvements invisibles et monumentaux, à l'image des plaques tectoniques qui s'entrechoquent pour créer de nouvelles rives. L'aigle incline sa tête vers moi, je commence à le caresser. La raideur de ses plumes a quelque chose d'osseux. Cela me rassure.

Plus tard, quand la lumière commence à décliner, le vieux se lève. Les miens ne doivent pas s'inquiéter, non, pas s'inquiéter. Il ne veut pas d'ennui. Ses yeux roulent. Si quelqu'un venait me chercher, il l'éventrerait, oui, il l'éventrerait. Et il s'agenouille pour piquer mon nombril de son couteau. Le contact du métal m'électrise. L'homme se met à rire. Quand son haleine gâtée me parvient, je détourne le visage. Mais ce n'est rien comparé au bout de tunique qu'il déchire et noue autour de mes yeux. Je porte la main à mon nez. L'ermite ordonne à l'aigle de rejoindre son perchoir. Libérée du poids de l'oiseau, je me sens presque inconsistante. Le vieillard ne me laisse pas le temps de m'en émouvoir, me pousse en avant. La blessure à mon épaule m'arrache une protestation. Il me somme de me taire. Il faut y aller, oui, y aller, *Petits, petits* – sa voix module des trilles, à la manière du berger qui huche le troupeau. Je me demande qui est le plus fou, de lui qui me fait avancer comme une bête, de moi qui le suis telle une brebis. Après quelques pas, je devine que nous nous dirigeons à l'opposé de la sortie. Je peine à déglutir. L'atmosphère est de plus en plus froide, humide. À mesure que je progresse, les sensations deviennent familières; eau qui suinte au point de calcifier la pierre en vésicules ou en grappes, selon le débit des gouttes, et cet air qui râpe la peau. Je passe mon index contre la paroi: du sel. Dans mon esprit tout se bouscule, je chancelle. L'ombre du fantôme s'entortille autour de mes chevilles. De son bâton le vieux me rappelle à l'ordre.

Le chemin se resserre, nous sommes contraints de ramper. Ma clavicule me lance. Soudain, il devient impossible d'aller plus loin. L'homme s'agace, frappe mes pieds du bout de son bâton. L'oxygène se fait rare, je m'affole. Pour me calmer, je convoque les séances d'endurcissement, *Pierre, je suis une pierre*. J'expire jusqu'à me tasser, à la manière d'un caillou. Quand tout l'air est évacué je donne une ultime impulsion et, broyée par la roche, pousse de toutes mes forces. Les blocs de sel raclent mes flans, la moindre coupure cuit. C'est insupportable mais très vite le goulot s'élargit, libère mes membres.

Je suis passée.

Sur l'eau, La Maison Tellier Guy de Maupassant Éditions Victor Havard, 1881

D'abord publiée sous le titre *En canot* en mars 1876 dans *Le Bulletin français*, cette nouvelle fantastique de Guy de Maupassant fut reprise dans le recueil *La Maison Tellier*.

<u>Résumé</u>: Un canotier navigue sur la Seine après avoir dîné chez un ami. Il s'arrête pour fumer une pipe sur le fleuve. Mais lorsqu'il décide de rentrer, impossible de lever l'ancre... Le voilà condamné à passer la nuit sur l'eau.

Extrait.

Un soir, comme je revenais tout seul et assez fatigué, traînant péniblement mon gros bateau, un océan de douze pieds, dont je me servais toujours la nuit, je m'arrêtai quelques secondes pour reprendre haleine auprès de la pointe des roseaux, là-bas, deux cents mètres environ avant le pont du chemin de fer. Il faisait un temps magnifique; la lune resplendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux. Cette tranquillité me tenta; je me dis qu'il ferait bien bon fumer une pipe en cet endroit. L'action suivit la pensée; je saisis mon ancre et la jetai dans la rivière.

Le canot, qui redescendait avec le courant, fila sa chaîne jusqu'au bout, puis s'arrêta; et je m'assis à l'arrière sur ma peau de mouton, aussi commodément qu'il me fut possible. On n'entendait rien, rien: parfois seulement, je croyais saisir un petit clapotement presque insensible de l'eau contre la rive, et j'apercevais des groupes de roseaux plus élevés qui prenaient des figures surprenantes et semblaient par moments s'agiter.

Le fleuve était parfaitement tranquille, mais je me sentis ému par le silence extraordinaire qui m'entourait. Toutes les bêtes, grenouilles et crapauds, ces chanteurs nocturnes des marécages, se taisaient. Soudain, à ma droite, contre moi, une grenouille coassa. Je tressaillis: elle se tut; je n'entendis plus rien, et je résolus de fumer un peu pour me distraire. Cependant, quoique je fusse un culotteur de pipes renommé, je ne pus pas; dès la seconde bouffée, le cœur me tourna et je cessai. Je me mis à chantonner; le son de ma voix m'était pénible; alors, je m'étendis au fond du bateau et je regardai le ciel. Pendant quelque temps, je demeurai tranquille, mais bientôt les légers mouvements de la barque m'inquiétèrent. Il me sembla qu'elle faisait des embardées gigantesques, touchant tour à tour les deux berges du fleuve; puis je crus qu'un être ou qu'une force invisible l'attirait doucement au fond de l'eau et la soulevait ensuite pour la laisser retomber. J'étais ballotté comme au milieu d'une tempête; j'entendis des bruits autour de moi; je me dressai d'un bond: l'eau brillait, tout était calme.

Je compris que j'avais les nerfs un peu ébranlés et je résolus de m'en aller. Je tirai sur ma chaîne; le canot se mit en mouvement, puis je sentis une résistance, je tirai plus fort, l'ancre ne vint pas; elle avait accroché quelque chose au fond de l'eau et je ne pouvais la soulever; je recommençai à tirer, mais inutilement. Alors, avec mes avirons, je fis tourner mon bateau et je le portai en amont pour changer la position de l'ancre. Ce fut en vain, elle tenait toujours; je fus pris de colère et je secouai la chaîne rageusement.

Rien ne remua. Je m'assis découragé et je me mis à réfléchir sur ma position. Je ne pouvais songer à casser cette chaîne ni à la séparer de l'embarcation, car elle était énorme et rivée à l'avant dans un morceau de bois plus gros que mon bras; mais comme le temps demeurait fort beau, je pensai que je ne tarderais point, sans doute, à rencontrer quelque pêcheur qui viendrait à mon secours. Ma mésaventure m'avait calmé; je m'assis et je pus enfin fumer ma pipe. Je possédais une bouteille de rhum, j'en bus deux ou trois verres, et ma situation me fit rire. Il faisait très chaud, de sorte qu'à la rigueur je pouvais, sans grand mal, passer la nuit à la belle étoile.

Soudain, un petit coup sonna contre mon bordage. Je fis un soubresaut, et une sueur froide me glaça des pieds à la tête. Ce bruit venait sans doute de quelque bout de bois entraîné par le courant, mais cela avait suffi et je me sentis envahi de nouveau par une étrange agitation nerveuse. Je saisis ma chaîne et je me raidis dans un effort désespéré. L'ancre tint bon. Je me rassis épuisé.

Cependant, la rivière s'était peu à peu couverte d'un brouillard blanc très épais qui rampait sur l'eau fort bas, de sorte que, en me dressant debout, je ne voyais plus le fleuve, ni mes pieds, ni mon bateau, mais j'apercevais seulement les pointes des roseaux, puis, plus loin, la plaine toute pâle de la lumière de la lune, avec de grandes taches noires qui montaient dans le ciel, formées par des groupes de peupliers d'Italie. J'étais comme enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de coton d'une blancheur singulière, et il me venait des imaginations fantastiques. Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque que je ne pouvais plus distinguer, et que la rivière, cachée par ce brouillard opaque, devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient autour de moi. J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon cœur battait à m'étouffer; et, perdant la tête, je pensais à me sauver à la nage; puis aussitôt cette idée me fit frissonner d'épouvante. Je me vis, perdu, allant à l'aventure dans cette brume épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne pourrais éviter, râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant plus mon bateau, et il me semblait que je me sentirais tiré par les pieds tout au fond de cette eau noire.

En effet, comme il m'eût fallu remonter le courant au moins pendant cinq cents mètres avant de trouver un point libre d'herbes et de joncs où je pusse prendre pied, il y avait pour moi neuf chances sur dix de ne pouvoir me diriger dans ce brouillard et de me noyer, quelque bon nageur que je fusse.

J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter; mon moi brave railla mon moi poltron, et jamais aussi bien que ce jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour.

Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la terreur. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue et attendant. Quoi? Je n'en savais rien, mais ce devait être terrible.



L'état de siège. Spectacle en trois parties

Albert Camus Éditions Gallimard 1948 © Éditions Gallimard

Ecrite après *La Peste*, la pièce *L'état de siège* reprend la thématique de la crise sanitaire afin d'explorer l'instrumentalisation de la peur à des fins totalitaires.

Résumé: La peur est une arme. En Espagne, une étrange épidémie touche Cadix: la mise en quarantaine est déclarée. La Peste et la Mort établissent leur sinistre pouvoir sur la ville. Soudain, les habitants se retrouvent gouvernés par l'angoisse. Pris entre oppression et suspension des libertés, Diego est l'homme révolté. Par son audace, il défie toutes les puissances. La raison peut-elle encore triompher? Pourtant, résister semble le seul moyen de recouvrer la liberté.

Extraits. Première partie, pp. 57-61, 65-67.

Mais le thème sonore de l'alerte qui bourdonnait sourdement depuis un moment monte tout d'un coup à l'aigu, tandis que deux énormes coups mats résonnent. Sur les tréteaux, un comédien, s'avançant vers le public en continuant sa pantomime, chancelle et tombe au milieu de la foule qui l'entoure immédiatement. Plus un mot, plus un geste: le silence est complet. Quelques secondes d'immobilité, et c'est la précipitation générale. Diego fend la foule qui s'écarte lentement et découvre l'homme. Deux médecins arrivent qui examinent le corps, s'écartent et discutent avec agitation. Un jeune homme demande des explications à l'un des médecins qui fait des gestes de denégation. Le jeune homme le presse, et encouragé par la foule, le pousse à répondre, le secoue, se colle à lui dans le mouvement de l'adjuration et se trouve, finalement, lèvres à lèvres avec lui. Un bruit d'aspiration, et il fait mine de prendre un mot de la bouche du médecin. Il s'écarte et, à grand-peine, comme si le mot était trop grand pour sa bouche et qu'il faille de longs efforts pour s'en délivrer, il prononce:

— La Peste.

Tout le monde plie les genoux et chacun répète le mot de plus en plus fort et de plus en plus rapidement pendant que tous fuient, accomplissant de larges courbes sur la scène autour du gouverneur remonté sur son estrade. Le mouvement s'accélère, se précipite, s'affole jusqu'à ce que les gens s'immobilisent en groupes, à la voix du vieux curé.

LE CURÉ

À l'église, à l'église! Voici que la punition arrive. Le vieux mal est sur la ville! C'est lui que le ciel envoie depuis toujours aux cités corrompues pour les châtier à mort de leur péché mortel. Dans vos bouches menteuses, vos cris seront écrasés et un sceau brûlant va se poser sur votre cœur. Priez maintenant le Dieu de justice pour qu'il oublie et qu'il pardonne. Entrez dans l'église! Entrez dans l'église!

Quelques-uns se précipitent dans l'église. Les autres se tournent mécaniquement à droite et à gauche pendant que sonne la cloche des morts. Au troisième plan, l'astrologue, comme s'il faisait un rapport au gouverneur, parle sur un ton très naturel.

L'ASTROLOGUE

Une conjonction maligne de planètes hostiles vient de se dessiner sur le plan des astres. Elle signifie et elle annonce sécheresse, famine et peste à tout venant...

Mais un groupe de femmes couvre tout de son caquet.

- Il avait à la gorge une énorme bête qui lui pompait le sang avec un gros bruit de siphon!
- C'était une araignée, une grosse araignée noire!
- Verte, elle était verte!
- Non, c'était un lézard des algues!
- Tu n'as rien vu! C'était un poulpe, grand comme un petit d'homme.
- Diego, où est Diego?
- Il y aura tellement de morts qu'il ne restera plus de vivants pour les enterrer!
- Aie! Si je pouvais partir!
- Partir! Partir!

VICTORIA

— Diego, où est Diego?

Pendant toute cette scène, le ciel s'est rempli de signes et le bourdonnement d'alerte s'est développé, accentuant la terreur générale. Un homme, le visage illuminé, sort d'une maison en criant: «Dans quarante jours, la fin du monde!» et de nouveau, la panique déroule ses courbes, les gens répétant: «Dans quarante jours, la fin du monde. » Des gardes viennent arrêter l'illuminé, mais de l'autre côté, sort une sorcière qui distribue des remèdes.

LA SORCIERE

Mélisse, menthe, sauge, romarin, thym, safran, écorce de citron, pâtes d'amandes... Attention, attention, ces remèdes sont infaillibles!

Mais une sorte de vent froid se lève, pendant que le soleil commence à se coucher et fait lever les têtes.

LA SORCIERE

Le vent! Voici le vent! Le fléau a horreur du vent. Tout ira mieux, vous le verrez!

Dans le même temps, le vent tombe, le bourdonnement remonte à l'aigu, les deux coups mats résonnent, assourdissants et un peu plus rapprochés. Deux hommes s'abattent au milieu de la foule. Tous fléchissent les genoux et commencent à s'écarter des corps à reculons. Seule demeure la sorcière avec, à ses pieds, les deux hommes qui portent des marques aux aines et à la gorge. Les malades se tordent, font deux ou trois gestes et meurent pendant que la nuit descend lentement sur la foule qui se déplace toujours vers l'extérieur, laissant les cadavres au centre. Obscurité.

[...]

LE CHŒUR

Tu as signé dans le sable Tu as écrit sur la mer Il ne reste que la peine.

Entre Victoria. Projecteur sur la place.

VICTORIA

Diego, où est Diego?

UNF FFMMF

Il est après des malades. Il soigne ceux qui l'appellent.

Elle court à une extrémité de la scène et se heurte à Diego qui porte le masque des médecins de la peste. Elle recule, poussant un cri.

DIEGO, doucement.

Je te fais donc si peur, Victoria?

VICTORIA, dans un cri.

Oh! Diego, c'est enfin toi! Enlève ce masque et serre-moi contre toi. Contre toi, contre toi et je serai sauvée de ce mal!

Il ne bouge pas.

VICTORIA

Qu'y a-t-il de changé entre nous, Diego? Voici des heures que je te cherche, courant à travers la ville, épouvantée à l'idée que le mal pourrait te toucher aussi, et te voici avec ce masque de tourment et de maladie. Quitte-le, quitte-le, je t'en prie et prends-moi contre toi! (*Il enlève son masque.*) Quand je vois tes mains, ma bouche se dessèche. Embrasse-moi!

Il ne bouge pas.

VICTORIA, plus bas.

Embrasse-moi, je meurs de soif. As-tu oublié que hier seulement nous nous sommes engagés l'un à l'autre. Toute la nuit, j'ai attendu ce jour où tu devais m'embrasser de toutes tes forces.

Vite, vite!...

DIEGO

J'ai pitié, Victoria!

VICTORIA

Moi aussi, mais j'ai pitié de nous. Et c'est pourquoi je t'ai cherché, criant dans les rues, courant vers toi, mes bras tendus pour les nouer aux tiens!

Elle avance vers lui.

DIEGO

Ne me touche pas, écarte-toi!

VICTORIA Pourquoi?

DIEGO

Je ne me reconnais plus. Un homme ne m'a jamais fait peur, mais ceci me dépasse, l'honneur ne me sert de rien et je sens que je m'abandonne. (Elle avance vers lui.) Ne me touche pas. Peut-être déjà le mal est-il en moi et je vais te le donner. Attends un peu. Laisse-moi respirer, car je suis étranglé de stupeur. Je ne sais même plus comment prendre ces hommes et les retourner dans leur lit. Mes mains tremblent d'horreur et la pitié bouche mes yeux. (Des cris et des gémissements.) Ils m'appellent pourtant, tu entends. Il faut que j'y aille. Mais veille sur toi, veille sur nous. Cela va finir, c'est sûr!

VICTORIA

Ne me quitte pas.

DIEGO

Cela va finir. Je suis trop jeune et je t'aime trop. La mort me fait horreur.

VICTORIA, s'élançant vers lui. Je suis vivante, moi!

DIEGO (Il recule.)

Quelle honte, Victoria, quelle honte.

VICTORIA

La honte, pourquoi la honte?

DIEGO

Il me semble que j'ai peur.

On entend des gémissements. Il court dans leur direction. Déambulations du peuple sur le rythme d'une copla.















f #nuitsdelalecture

www.nuitsdelalecture.fr



